

Emprunts lexicaux au castillan en langue maya yucatèque

Une approche historique à partir de textes du XVI^e siècle

CAROLINE CUNILL
(*Le Mans Université*)

Résumé

Le présent travail analyse les emprunts au castillan désignant des offices liés au gouvernement des villages mayas dans un corpus de textes en langue maya yucatèque rédigés dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Nous considérons que la tentative d'institutionnalisation des municipalités (*cabildo*) d'inspiration hispanique au sein des communautés indiennes constitue l'une des clés pour interpréter les structures parallèles dans lesquelles apparaît la majorité des emprunts au castillan en langue maya. Nous souhaitons également démontrer qu'au-delà de l'effet de transparence que cherchaient à véhiculer les auteurs de ces textes à travers cette forme de glose, le terme maya fonctionnait comme un modificateur du sens de l'emprunt au castillan. Ainsi, certaines spécificités de l'organisation politique maya, en particulier celles concernant la hiérarchisation entre différents offices, furent en partie préservées à l'intérieur même de la langue espagnole que les Mayas adaptèrent en même temps qu'ils l'adoptaient.

Mots-clés : emprunts lexicaux, langue maya yucatèque, castillan, système politique

Abstract

This article analyzes the Spanish loanwords that designated offices of government at the level of indigenous community in a corpus of texts written in Maya Yucatec language during the second half of the sixteenth century. We will highlight that the process of institutionalization of the Spanish municipality (*cabildo*) in the Maya villages constitutes one of the key to the interpretation of the pairing structures in which most of those Spanish loanwords appears. We will also demonstrate that, besides the effect of transparency that conveys this kind of explicative gloss, the Maya word modified the meaning of the Spanish loanword. In this way, some Maya political organization's particularities, especially the one related to the hierarchy between distinct offices, were in part preserved inside the very Spanish language that the Maya people adapted at the same time that they were adopting it.

Keywords: lexical loanwords, Maya Yucatec language, Spanish language, political system

Introduction

À partir de la découverte et de la conquête de l'Amérique, non seulement les hommes mais aussi leurs cultures et leurs langues entrèrent en contact. Confrontés à des réalités

nouvelles, les Espagnols n'hésitèrent pas à emprunter aux langues autochtones de nombreux mots qui enrichirent rapidement le castillan. Ces termes, tirés du taino, du nahuatl ou du quechua, selon la géographie et la chronologie de la progression des conquérants et des colons, désignaient tant des plantes ou des animaux que des objets de la culture matérielle ou des aspects de l'organisation socio-politique des peuples autochtones. Dans certains cas, des termes castillans commencèrent à désigner de nouveaux référents, alors que d'autres encore furent soumis à un processus de dérivation hétérogène. Ces phénomènes linguistiques affectant l'évolution du castillan ont reçu depuis plusieurs décennies l'attention des spécialistes qui ont entrepris de cataloguer les emprunts aux langues autochtones et de contextualiser leur entrée dans la langue espagnole¹.

Bien entendu, des processus comparables touchèrent les langues autochtones d'Amérique qui s'enrichirent rapidement de termes issus du castillan. Néanmoins, l'étude de ces questions commença plus tardivement et connut un développement moins important que pour le castillan. Cela s'explique non seulement par l'existence d'un corpus plus réduit de textes écrits en langues autochtones au cours de la période coloniale, mais aussi par la moindre disponibilité de ce type de sources, puisque ce n'est qu'à partir des années 1980 que ces textes commencèrent à être publiés de façon systématique. Avant cette date, ces documents étaient, en général, traduits en anglais ou en espagnol et seules ces versions étaient publiées². D'autre part, force est de reconnaître que les spécialistes utilisèrent d'abord ce type de sources pour écrire une histoire sociale et politique des Indiens et qu'ils négligèrent les aspects linguistiques.

En réalité, il fallut attendre les années 1980 pour que se développe une approche linguistique des textes écrits en langues autochtones dans l'historiographie américaniste. Ce renouvellement alla d'ailleurs de pair avec la publication de nombreux textes dans un format bilingue. Bien qu'ils furent loin d'être les seuls chercheurs à manifester un intérêt pour ce type de sources, les partisans de la « Nouvelle Philologie », et notamment James Lockhart, considéré comme son fondateur, jouèrent un rôle déterminant dans le développement de

¹ John M. LIPSKI, *El español de América*, Madrid, Cátedra, 1997. Melvyn RESNICK, *Introducción a la historia de la lengua española*, Washington, Georgetown University Press, 1981. Dominique NEYROD, « Les dénominations botaniques vulgaires lexicalisées en -illo/-illa. Translation figurale, dérivation et prédictibilité du sens », Communication au VII^e Colloque de Linguistique Hispanique, Paris, 1997 (Manuscrit inédit).

² Juan Martínez Hernández, Ralph L. Roys, Antonio Mediz Bolio ou Alfredo Barrera Vásquez furent d'éminents traducteurs de divers livres de Chilam Balam et d'autres textes écrits en langue yucatèque, par exemple. Sur leurs publications, voir Tsubasa OKOSHI HARADA, « Los documentos mayas de la época colonial », in : Sergio QUEZADA (coord.), *Historia General de Yucatán*, Mérida, Universidad Autónoma de Yucatán, 2014, vol. 2, p. 335-337.

l'approche linguistique³. On doit, en effet, à cet auteur l'une des réflexions les plus approfondies sur l'évolution de la langue nahua entre le XVI^e et le XVII^e siècle, qu'il aborde dans le chapitre VII de son œuvre intitulée *Los nahuas después de la Conquista*⁴. Or, il est nécessaire de revenir sur le traitement que fit Lockhart de la question des emprunts au castillan en nahuatl dans la mesure où celui-ci influença profondément le travail des spécialistes de la langue maya yucatèque, objet de la présente étude.

Pour Lockhart les emprunts au castillan en nahuatl constituent l'un des principaux marqueurs de l'évolution de cette langue dont il distingue trois phases : la première, qui s'étendrait de 1519 à 1550, se caractériserait par la faible présence d'emprunts, puisque les Indiens du centre de Mexico auraient alors préféré créer des néologismes ou utiliser le marqueur géographique *Caxtilla* pour désigner les nouveautés apportées par les Espagnols ; la seconde phase, allant de 1550 à 1600, correspondrait à une adoption massive de termes issus du castillan pour se référer aux plantes, aux animaux et aux objets introduits par les Espagnols, mais aussi aux concepts religieux, juridiques, économiques, etc. ; enfin, la troisième phase serait caractérisée par une influence plus profonde de l'espagnol, visible notamment dans la syntaxe, résultant d'un bilinguisme très étendu parmi la population⁵. La quantification des emprunts au castillan est donc fondamentale pour Lockhart dans le découpage des phases.

Le second aspect digne d'être relevé dans l'interprétation de Lockhart c'est le fait d'associer les emprunts à la notion d'acculturation des Indiens. Selon lui,

« [...] los préstamos tomados del español por el náhuatl no sólo revelan un proceso autónomo fascinante, sino que además muestran la influencia cultural hispana sobre el mundo indígena o, para verlo de otra manera, nos señalan la parte de la cultura española que los nahuas habían llegado a entender, incorporar y convertir en parte de la suya »⁶.

Lockhart introduit néanmoins une importante nuance lorsqu'il souligne qu'« una vez que un préstamo se incorporó al náhuatl, era ya una entidad independiente cuyo significado no estaba conectado directamente con el español »⁷. L'auteur donne notamment l'exemple des mots *gobernador*, *alcalde* et *regidor* dont le sens pour les Indiens était différent de celui que leur attribuaient les Espagnols. Même si Restall constate que l'évolution de la langue maya

³ On peut citer les publications de James Lockhart, Arthur Anderson, Frances Karttunen ou encore Miguel León-Portilla pour le nahuatl, mais aussi Tsubasa Okoshi Harada ou Victoria Bricker pour le maya yucatèque. Sur la « Nouvelle Philologie », voir Matthew RESTALL, « A History of New Philology and the New Philology in History », *Latin American Research Review*, vol. 38/1 (2003), p. 113-134.

⁴ James LOCKHART, *Los nahuas después de la Conquista. Historia social y cultural de la población indígena del México central, siglos XVI-XVII*, México, Fondo de Cultura Económica, 1999 [1992].

⁵ *Ibid.*, p. 378-379.

⁶ *Ibid.*, p. 412.

⁷ *Ibid.*, p. 428.

yucatèque diffère sensiblement de la chronologie établie par Lockhart, il ne remet pas radicalement en question l'interprétation du fondateur de la « Nouvelle Philologie ». En effet, la quantification des emprunts est au cœur de sa réflexion sur l'évolution de la langue maya au cours de la période coloniale. À l'instar de Lockhart, il fournit d'ailleurs dans l'Appendice F une liste détaillée d'emprunts classés par ordre chronologique⁸.

En réalité, la méthodologie utilisée par ces auteurs, consistant à identifier, quantifier et classer les emprunts dans diverses catégories (substantifs « concrets », « semi-concrets » et « plus abstraits »), est peu propice à l'élucidation des nouveaux sens que purent acquérir les emprunts au castillan dans la langue cible. Dans *Converting Words*, William Hanks propose une approche plus complexe, basée sur la reconstruction de l'univers linguistique des missions franciscaines, pour analyser l'émergence de ce qu'il appelle la langue « maya missionnaire » (*maya reducido*) et son glissement vers les discours appartenant au registre administratif⁹. Dans l'appareil critique qu'il met à disposition des lecteurs dans ses traductions en castillan de *Los Papeles de los Xiu de Yaxá* et du *Códice de Calkiní*, Tsubasa Okoshi Harada apporte également des éclairages sur les emprunts¹⁰. Le présent travail prétend donc replacer les emprunts au castillan dans le contexte textuel et historique des sources écrites en langue maya yucatèque dans lesquels ils apparaissent, dans le but de mieux comprendre le sens qu'eurent ces vocables pour les Mayas qui les utilisèrent. Nous nous attacherons en particulier aux termes se référant au système politique et aux enjeux de la désignation des offices liés au gouvernement des villages mayas. Nous considérons que la tentative d'institutionnalisation des municipalités d'inspiration péninsulaire au sein des communautés indiennes est l'une des clés pour interpréter ces phénomènes linguistiques.

Le contexte : l'alphabétisation des Mayas dans leur propre langue

Notre corpus se compose d'un document de 1557 intitulé « Mémorial de la distribution des terres de Maní », rédigé par les Mayas dans leur langue pour délimiter les terres des communautés de la région de Maní ;¹¹ de trois lettres en maya, accompagnées d'une traduction en castillan, envoyées au roi Philippe II successivement en février et en mars 1567,

⁸ Matthew RESTALL, *The Maya World. Yucatec Culture and Society, 1550-1850*, Stanford, Stanford University Press, 1997, p. 295-296.

⁹ William F. HANKS, *Converting Words. Maya in the Age of the Cross*, Berkeley, University of California Press, 2010, p. 283-331.

¹⁰ *Los papeles de los Xiu de Yaxá, Yucatán*, Sergio QUEZADA et Tsubasa OKOSHI HARADA (eds.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2001. *Códice de Calkiní*, Tsubasa OKOSHI HARADA (ed.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2009.

¹¹ « Mémorial de la distribution des terres de Maní de 1557 », in : *Los papeles de los Xiu*, op. cit., p. 55-65. Dans la présente étude nous utiliserons la traduction en castillan réalisée par Okoshi Harada.

puis en janvier 1580 ;¹² ainsi que des textes 5, 6 et 8 du *Códice de Calkiní*, intitulés « Titres de terres de Calkiní » (1579 ; sans date) et « Relation longue de l’histoire de Calkiní » (1595)¹³. Le *Calepino de Motul*, dictionnaire maya-castillan datant de la fin du XVI^e siècle, permettra de comparer la norme que prétendait imposer les auteurs du dictionnaire (essentiellement des franciscains et leurs collaborateurs mayas) et les usages des emprunts au castillan (ainsi que leurs éventuelles variations) faits par les personnes impliquées dans la rédaction des documents mentionnés en les situant dans un contexte textuel et historique précis¹⁴.

Pour comprendre les transformations que connut la langue maya yucatèque au XVI^e siècle, il convient de revenir brièvement sur le processus d’alphabétisation des Mayas qui permit à ces derniers de rédiger des textes alphabétiques dans leur propre langue. Ce travail fut mené de façon collective par les franciscains qui arrivèrent dans la péninsule en 1545 et un groupe de jeunes mayas, parmi lesquels se trouvait Gaspar Antonio Xiu. Ce descendant de la noblesse indienne de la région de Maní finirait par occuper le poste convoité d’interprète général du gouverneur du Yucatan dans les années 1580. Dans sa relation de mérites et services, Gaspar Antonio déclare que :

[...] desde su niñez de edad de cinco o seis años poco más o menos por su medio y por haber aprendido la lengua castellana y latina de los primeros religiosos que entraron en esta provincia a predicar la palabra de Dios y a doctrinar a los naturales de ellas y apartarlos de los ídolos en que adoraban, se hizo gran servicio a Dios y a Su Majestad en la conversión de los dichos naturales¹⁵.

Quelques lignes plus loin, il ajoute que :

[...] el primero que avezó la lengua de los naturales de esta tierra y la pusieron en arte los primeros religiosos que a ella vinieron y después los que han sucedido hasta hoy

¹² Lettre en maya des caciques indiens du Yucatán et sa traduction en castillan, février 1567. Archives Générales des Indes (AGI), México, 367, fols. 62-71. La même lettre (avec de légères variations) est reproduite en sept exemplaires. Pour une étude de ce corpus, voir Zoraida RAIMÚNDEZ ARES, « Cartas de los caciques de Yucatán a Felipe II, de 1567, edición crítica y análisis », Trabajo de fin de Master, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, Departamento de Historia de América, 2016. Lettre des Indiens à Sa Majesté, avec sa traduction, 27 mars 1567. AGI, México 359, R. 2, N. 10, imgs. 13-22. Une copie de cette lettre se trouve dans le procès du gouverneur don Luis Céspedes de Oviedo. AGI, Justicia, 252, fols. 652-664. Lettre de plusieurs caciques du Yucatán adressée au roi d’Espagne, écrite dans la langue du Yucatán avec des caractères latins et traduite en espagnol par l’interprète Juan Ruiz de Vega, 8 janvier 1580. AGI, México, 104.

¹³ Textes 5 et 6 « Títulos de los montes de Calkiní (1579) », Texte 8 « Relación extensa de la historia de Calkiní (1595) », in : *Códice de Calkiní*, *op. cit.*, p. 60-85. Les numéros et les titres mentionnés ici sont ceux que Tsubasa Okoshi Harada, auteur de la transcription et de la traduction en castillan, donna à ces documents.

¹⁴ *Calepino de Motul. Diccionario Maya-Español*, Ramón ARZÁPALO MARÍN (ed.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1995, 3 vols.

¹⁵ Relation de services et mérites de Gaspar Antonio Xiu, 1580, in : Sergio QUEZADA y Anabel TORRES TRUJILLO, *Tres nobles mayas yucatecos*, Mérida, Instituto de Cultura de Yucatán, 2010, p. 60.

día fue el dicho Gaspar Antonio por ser como es tan buena lengua en la castellana y latina, y que tiene buena habilidad y entendimiento¹⁶.

Les religieux bénéficièrent aussi de l'aide de jeunes Espagnols qui avaient appris la langue maya au contact des enfants mayas de leur âge, comme ce fut le cas de Jerónimo de Contreras, fils du conquérant Jerónimo de Campos et de sa femme Ana de Contreras. Dans un document de 1578, celui-ci affirmait avoir été « [...] el primero que ayudó a poner la lengua de los naturales de Yucatán en arte y el primero que predicó en todos los indios la Cruzada » et « siendo niño de siete años fue lengua de los religiosos que le traían por intérprete predicando el Santo Evangelio [...] a los indios »¹⁷.

Grâce à ce travail linguistique collectif, il fut possible de créer un système de normes orthographiques pour écrire le maya yucatèque, mais aussi d'élaborer des outils tels que des grammaires ou encore des dictionnaires dans cette langue¹⁸. Cela ne fut pas sans difficulté car, comme le faisait à juste titre remarquer le franciscain fray Diego de Landa dans sa *Relation des choses du Yucatan* lorsqu'il tentait de rédiger un abécédaire de la langue maya, « de las letras que faltan carece esta lengua y tiene otras añadidas de las nuestra para otras cosas que las ha menester »¹⁹. Ainsi, dans une nomination remise en 1577 à l'interprète général Diego de Vargas, le gouverneur Francisco Velázquez de Gijón mentionnait l'existence de règles orthographiques que le titulaire du poste devait maîtriser pour écrire des textes en langue maya. Selon lui, ce dernier devait « saber y entender la lengua de los dichos indios como sus condiciones y costumbres y manera de trato y conservación y leer y escribir su misma lengua así como ellos la escriben »²⁰.

Comme le suggère ce passage, dans les années 1570 de nombreux mayas s'étaient donc appropriés l'écriture alphabétique et s'en servaient non seulement pour défendre leurs intérêts face aux colons, mais aussi pour traiter leurs propres affaires²¹. Même si Matthew Restall et John Chuchiak ont démontré que certains spécialistes mayas continuèrent à utiliser le système hiéroglyphique jusqu'à la fin du XVI^e siècle, on peut apporter un certain crédit à l'affirmation de fray Diego de Landa selon lequel, à l'époque où il écrivait sa *Relation* –vers 1570–, les Indiens « ya no usan para nada estos sus caracteres, especialmente la gente moza que ha

¹⁶ *Ibid.*, p. 61.

¹⁷ AGI, México, 286, Relation de services et mérites de Jerónimo de Contreras, 1578.

¹⁸ Sur l'élaboration des premiers dictionnaires et grammaires en langue maya yucatèque, voir William F. HANKS, *Converting Words*, *op. cit.*, p. 118-156.

¹⁹ Fray Diego de LANDA, *Relación de las cosas de Yucatán*, México, Editorial Dante, 2001, p. 119.

²⁰ AGI, México, 107, R. 3, Nomination de Diego de Vargas au poste d'interprète général, Mérida, 15 octobre 1577.

²¹ Caroline CUNILL, « La alfabetización de los mayas yucatecos y sus consecuencias sociales (1545-1580) », *Estudios de Cultura Maya*, 31 (2010), p. 163-192.

aprendido los nuestros »²². C'est précisément à ce groupe de Mayas alphabétisés dans leur propre langue et parfois bilingues qu'appartenaient les personnes qui consignèrent par écrit les différents textes que nous analyserons ici.

Alternance entre *governador/halach uinic* et *governador/batab*

Tant dans le « Mémorial de distribution des terres » de Maní que dans les textes 5, 6 et 8 du *Códice de Calkiní*, la majorité des emprunts appartient au lexique politique. Ainsi, on trouve dans le premier document les termes *governador/governadoresob, n[u]estro rey* et *don*²³ et *governador, alcalde/alcaldesob, regidor/regidoresob* et *esscrivano* dans les suivants²⁴. Il est évident que la présence de ces mots dans la langue maya yucatèque témoigne du processus d'implantation du système de municipalité (ou *cabildo*) d'origine hispanique au sein des communautés indigènes. Dans le Yucatan, c'est le juge de l'Audience des Confins (Guatemala), Tomás López Medel, qui mit en pratique cette politique notamment grâce à la rédaction de ses « Ordonnances pour les villages d'Indiens du Yucatan » de 1553²⁵. Or, quoique seule la version en castillan de ce document ait été conservée jusqu'à nos jours, il est fort probable que ce texte ait été traduit en maya yucatèque et que les deux versions aient largement circulé dans les villages de la province²⁶.

Dans le « Mémorial » de Maní, les emprunts au castillan sont, en général, associés à un mot maya dans des structures parallèles. Celui-ci permet d'éclairer le sens du terme castillan et fonctionne, en quelque sorte, comme une glose explicative. Dans *Converting Words*, Hanks observe que « ces structures parallèles sont relativement communes et elles illustrent le processus de *commensuration* entre les langues »²⁷. Le « Mémorial » de Maní commence de la façon suivante :

²² Fray Diego de LANDA, *Relación, op. cit.*, p. 119. Sur l'usage de l'écriture hiéroglyphique au XVI^e siècle, voir Matthew RESTALL, « Heirs to the Hieroglyphs: Indigenous *Writing* in Colonial Mesoamerica », *The Americas*, 54/2 (1997), p. 239–267 et John CHUCHIAK, « Writing as Resistance: Maya Graphic Pluralism and Indigenous Elite Strategies for Survival in Colonial Yucatan, 1550-1570 », *Ethnohistory*, 57/1 (2004), p. 87-106.

²³ « Mémorial de la distribution des terres de Maní », in : *Los Papeles de los Xiu, op. cit.*, p. 55 et 64. Le suffixe *-ob* est la marque du pluriel en maya yucatèque. Certains emprunts portent donc une double pluralisation, puisque le suffixe maya *-ob* vient s'ajouter au suffixe castillan *-es*.

²⁴ *Códice de Calkiní, op. cit.*, p. 68, 72, 73, 84, 85.

²⁵ Sur le rôle que joua ce texte dans l'implantation des municipalités au sein des communautés mayas du Yucatan, voir Manuela Cristina GARCÍA BERNAL, « García de Palacio y sus Ordenanzas para Yucatán », *Temas Americanistas*, vol. 5 (1985), p. 8-14.

²⁶ Caroline CUNILL, « La circulación del derecho indiano entre los mayas: escritura, oralidad y orden simbólico en Yucatán, siglo XVI », *Anuario de Historia de América Latina - Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, vol. 52 (2015), p. 15-36.

²⁷ William F. HANKS, *Converting Words, op. cit.*, p. 292: « Such pairings was quite common and illustrates the process of commensuration between the languages. »

*U kahlay thoxci kaax
tu menob almehenob
yetel halach uinic don Francisco de Motejo Xiu
governador uay ti noh cah Manii lae*

que Tsubasa Okoshi Harada traduit par:

*Memoria de la distribución del monte
[realizada] por los nobles
y el halach uinic don Francisco de Montejo Xiu,
governador de aquí de este gran pueblo de Maní²⁸.*

Dans ce passage, on observe deux structures parallèles puisque, tout d'abord, le maya *almehen* est associé au castillan *don*, renvoyant tous deux au statut privilégié des auteurs du document. D'autre part, le terme *halach uinic* forme un binôme avec le castillan *governador*, qui fait référence à la charge occupée par Francisco de Montejo Xiu, l'organisateur de la rencontre qui est à l'origine du texte. Il est évident que l'effet recherché par les auteurs du texte consistait à véhiculer l'idée d'une parfaite équivalence entre les systèmes politiques maya et hispanique et, par là-même, de renforcer la légitimité de Francisco de Montejo Xiu aux yeux d'un éventuel lecteur espagnol.

Néanmoins, les choses sont plus complexes. En effet, lorsque les auteurs mentionnent les autres membres de la réunion, ils se contentent de les appeler par leur nom, précédé du titre *don* et suivi de la fonction qu'ils occupaient dans leur village d'origine, comme dans l'expression « *don Francisco Che governador Ticul* »²⁹. Mais dans ces expressions le mot *halach uinic* n'apparaît plus et, un peu plus loin dans le texte, il est remplacé par une autre expression maya, *batabil cahal*. Ainsi, on peut lire :

*[...] ti dzocan u multumticob ca yalahob yanil u nah
yemcicob u batabil cahal gobernadorsob*

que Okoshi Harada traduit par:

*[...] al término de la reunión ellos dijeron que era necesario
[que] bajaran los principales [y] sus gobernadores³⁰.*

Quelques lignes plus bas est donnée la liste de ces *governadorsob* de Nunkini, Tecoh, Cuzama, Sototura, Tixcacal et Yaxcaba qui devaient se réunir à Maní³¹.

Okoshi Harada s'appuie sur la définition de *batabil cah* contenue dans le *Calepino de Motul* —« *los principales que ayudan al cacique* »— pour traduire *batabil cah* par *principales*³².

²⁸ « Mémorial de la distribution des terres de Maní », in : *Los Papeles de los Xiu, op. cit.*, p. 55.

²⁹ *Ibid.*, p. 56.

³⁰ *Ibid.*, p. 57.

³¹ *Id.*

Cela dit, *principal* est une catégorie qui fut créée par les Espagnols pour désigner, de façon générique, toutes les personnes qui participaient, plus ou moins activement, au gouvernement des villages indiens. Loin de correspondre à une réalité appartenant au monde autochtone, le mot *principal* masquait l'existence de nombreux offices spécifiques qui ne furent jamais traduits en castillan et qui restèrent ainsi non seulement dans l'ombre, mais aussi dans une certaine illégitimité par rapport au pouvoir colonial³³. Au-delà de ce problème lié à la traduction, on peut affirmer que, dans le « Mémorial », l'emprunt *governador* est également associé, dans certains cas, à *batab*. D'ailleurs, on retrouve cette structure parallèle dans les textes 6 et 8 du *Códice de Calkiní* où don Jorge Canul est identifié comme *batab/governador* de Nunkini, comme dans la phrase :

[...] *laix u hahil ca than*
lic ca hahcuntic
tu tanob = batab =
don Jorge Canul
governador
uay ti cah Nunkini

qu'Okoshi Harada traduit par:

[...] *Esta es la verdad de nuestras palabras*
y luego se confirmó
ante el batab
don Jorge Canul
governador
*[de] aquí del pueblo de Nunkini*³⁴.

Il existe donc, dans le « Mémorial » de Maní, une alternance entre deux structures parallèles qui associent le même emprunt, *governador*, à deux vocables mayas différents, *halach uinic* et *batab*. Par conséquent, pour interpréter la signification de ces structures, il faut aller au-delà de l'effet de transparence et d'équivalence entre les systèmes politiques maya et espagnol que cherchaient à produire les auteurs du texte. En effet, en associant à cet emprunt des termes mayas spécifiques, ceux-ci modifiaient le sens même du mot *governador* qui acquérait alors deux acceptions distinctes. Ainsi, au-delà de l'apparente adoption du système de gouvernance hispanique, la hiérarchie entre l'office de *halach uinic* et celui, inférieur, de

³² *Id. Capelino de Motul, op. cit.*, vol. 1, p. 79.

³³ Pour une réflexion sur la catégorie de *principal*, voir Caroline CUNILL, « El pensamiento político maya en el Yucatán del siglo XVI: reflexiones sobre *can* y *than* (la plática/la palabra) », *Estudios de Cultura Maya*, vol. 52 (2018), p. 117-137. Pour une analyse d'offices qui ne furent pas reconnus par les Espagnols mais qui jouèrent un rôle clé dans les communautés quiché du Guatemala tout au long de la période coloniale, voir Owen H. JONES, « *Chinamitales: defensores y justicias k'ichee'* en las comunidades indígenas del altiplano de Guatemala colonial », *Revista Histórica*, vol. 40/2 (2016), p. 81-109.

³⁴ *Códice de Calkiní, op. cit.*, p. 71 et 73.

batab était respectée. Il faut donc voir dans ces structures parallèles à travers lesquelles certains termes castillans furent intégrés au texte maya non seulement une recherche de lisibilité et de légitimité face à un éventuel public espagnol, mais aussi un acte de résistance au nouveau système que le pouvoir colonial tentait d'imposer dans le Yucatan et une volonté de préserver la structure politique existante³⁵.

Comme le fait à juste titre remarquer Hanks,

[...] l'usage de *halach uinic* se référant à un gouverneur maya [dans le « Mémorial » de Maní] est atypique puisque le régime colonial décapita la gouvernance maya au-dessus du niveau de la communauté et que ce terme maya finit par désigner les officiers espagnols de haut rang. En revanche, le gouverneur maya était, en général, un *batab*³⁶.

En effet, si on cherche la définition de *halach uinic* dans le *Calepino de Motul*, on trouve « *obispo, oidor, gobernador, provincial o comisario; es nombre para estas dignidades y otras semejantes* », c'est-à-dire uniquement des postes clés de l'administration civile et ecclésiastique coloniale réservés aux Espagnols —puisque, dans ce cas, *gobernador* se réfère à la charge de gouverneur de la province du Yucatan³⁷. En associant le mot *halach uinic* à l'office de *gobernador* maya, le « Mémorial » résiste donc à ce glissement de sens encouragé par le pouvoir colonial et que les dictionnaires de l'époque tentèrent d'imposer comme norme. Cette particularité du « Mémorial » de Maní est également patente dans l'usage d'un nombre élevé de termes mayas désignant des offices propres à l'organisation politique autochtone qui ne sont pas associés à des emprunts. C'est notamment le cas de *ah cuuch cab*, *ah chun than*, *ah kulel* ou encore *ah canan*³⁸.

Nouvelles structures parallèles : *regidoresob/ah cuch caob* et *alcaldesob/ah chun thanob*

Il est vrai que, dans les lettres de février 1567, ce sont les emprunts appartenant à la sphère religieuse qui sont les plus nombreux. En plus de *frailes franciscanos* (frères franciscains),

³⁵ Soulignons que, dans le « Mémorial », la hiérarchie entre le *gobernador/halach uinic* et les *gobernador/batab* se retrouve également dans la distinction entre le terme *cah[al]*, utilisé pour se référer aux villages des *batabes* et *noh cah[al]* (« grand village ») pour désigner Maní. « Mémorial de la distribution des terres de Maní », in : *Los Papeles de los Xiu*, *op. cit.*, p. 55, 57, 64, 65.

³⁶ William F. HANKS, *Converting Words*, *op. cit.*, p. 292: « The usage of *halach uinic* in reference to a Maya *gobernador* is atypical since the colonial regime essentially decapitated Maya governance above the level of the town, and this Maya expression came to be used for higher-ranking Spanish officials. By contrast, the Maya *gobernador* was usually a *batab* ».

³⁷ *Calepino de Motul*, *op. cit.*, vol. 1, p. 297.

³⁸ Pour une définition des fonctions correspondant à ces offices, voir Tsubasa OKOSHI HARADA, *Los papeles de los Xiu*, *op. cit.*, notas 12, 26, 49, p. 56, 58, 61 ; Sergio QUEZADA, *Maya Lords and Lordship: The Formation of Colonial Society, 1350-1600*, Norman, University of Oklahoma Press, 2014. Matthew RESTALL, *The Maya World*, *op. cit.*, p. 51-86. Nancy FARRISS, *La sociedad maya bajo el dominio colonial*, México, Artes de México y del Mundo, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 2012, p. 303-326.

doctrinas (doctrines) et *padresob* (pères+ob, la marque du pluriel en maya yucatèque), on y trouve les expressions *cristianoil pucçikal*, *thanil Dios* et *tu belil Dios*, traduites, dans la version en castillan, par *cristiano corazón* (« cœur chrétien »), *ley de Dios* (« loi de dieu ») et *carrera de Dios* (« chemin de dieu »)³⁹. Cette particularité s'explique par la thématique de ces lettres dans lesquelles les autorités autochtones de différents villages du Yucatan, demandaient au roi Philippe II le retour des franciscains qui avaient été expulsés de la péninsule en 1563 en raison de la violence infligée aux nouveaux convertis dans le cadre de procès d'idolâtrie. Mais, si ces textes nous intéressent ici, c'est pour la façon dont les signataires mayas s'adressèrent au roi et s'auto-désignèrent à la fin de chacun des exemplaires.

On observe une évolution significative dans cette série de lettres, puisque le terme maya *halach uinic* n'y apparaît plus et que deux nouveaux emprunts, *alcalde* et *cacique* (*caçice*), viennent s'ajouter à celui de *governador*. Rappelons, en effet, que le terme *cacique* fut emprunté au taino au cours des premières années de la colonisation. Il est donc légitime de considérer *cacique* comme un emprunt au castillan puisque c'est à travers cet idiome et ses locuteurs que ce terme fut introduit en maya yucatèque. Soulignons d'ailleurs que *cacique* est utilisé dans au moins deux définitions du *Calepino de Motul*, celles d'*ah beelnal* (« *oficial de república como cacique, alcalde, regidor* ») et de *batab* (« *cacique* »)⁴⁰. Malgré cette tentative de rendre *batab* et *cacique* équivalents, il semble que les signataires des lettres de février 1567 aient fait un usage différencié de ces termes. En effet, dans deux documents tous les signataires s'auto-désignent comme *caçice* ; dans un texte ils s'identifient tous comme *batab* ; dans deux autres ils ne précisent les charges qu'ils occupent ; enfin, dans encore deux documents ils se présentent comme *governador*, *batab* ou *alcalde*⁴¹.

Dans ces deux lettres, correspondant aux régions de Conkal et de Motul, plusieurs éléments invitent à penser que les signataires établissent une hiérarchie entre ces différentes fonctions. Dans la première, en effet, un seul signataire s'auto-désigne comme *governador*, don Luis Pech (*governador Cunkal*) et c'est aussi le premier qui apparaît dans la liste ; onze signataires se présentent comme *batab* de différents villages environnants ; et deux autres signataires s'identifient comme *alcalde*. Or, il convient de remarquer que ces derniers sont des alcaldes de Conkal, ce qui semble renforcer la prééminence de Conkal et de son *governador* sur le reste des villages et de leurs respectifs *batabes*. On retrouve cette structure dans la

³⁹ Zoraida RAIMÚNDEZ ARES, « Cartas de los caciques », *op. cit.* Pour être plus proches du texte maya et expliciter l'usage du relatif *-il*, il faudrait traduire « cœur de chrétien ». D'autre part, *u thanil Dios* signifie au sens premier « la parole de Dieu ». Le glissement de sens entre parole et loi est également très intéressant à observer ici.

⁴⁰ *Calepino de Motul*, *op. cit.*, vol. 1, p. 9 et 16.

⁴¹ Zoraida RAIMÚNDEZ ARES, « Cartas de los caciques », *op. cit.*, p. 59, 65, 69, 81, 87, 93 et 99.

seconde lettre où seul Melchior Pech se présente comme *governador tu provinçail mutul* et qu'il signe en premier ; le reste des signataires s'identifient comme *batab*, hormis Juan Pech, qui s'auto-désigne comme *batab y governador de tichake* ; enfin, les quatre derniers signataires de la liste sont *alcaldes* de *kini*, *mutul*, *cacalchen* et *tichac*. S'il est vrai que cette répartition indique une prééminence de Motul sur le reste des villages, elle semble néanmoins en partie la partager avec Tichac. D'ailleurs, l'association de *governador* à l'emprunt *provinçia* (avec le suffixe relationnel *-il*) est significatif puisqu'elle indique clairement que l'autorité de Melchior ne s'étend pas uniquement sur le village de Motul, mais sur Motul et sa région. Il semblerait donc que, malgré la disparition du terme *halach uinic*, une certaine hiérarchie se soit maintenue entre les autorités mayas de certaines régions, perceptible à travers les usages différenciés des termes *governador/governador provinçial* et *batab*.

Hanks observe que les signataires des lettres de février 1567 sont répartis selon les frontières des *guardanias*, unités géographiques correspondant à l'organisation ecclésiastique du Yucatan (telles qu'elles furent notamment décrites dans des documents officiels de 1582 à la demande de la Couronne espagnole). Il ajoute que celles-ci comptaient une *cabecera* (village principal où se trouvait le monastère) et plusieurs *visitas* (villages qui dépendaient administrativement de la *cabecera*)⁴². Comme je l'ai démontré à une autre occasion, on retrouve cette organisation dans la structure civile de la province, puisque les *corregimientos* (de Calkiní, Conkal, Motul, Maní) suivent approximativement la même délimitation⁴³. Ainsi, Hanks se demande, à juste titre, si « ce schéma de relations entre les villages mayas était déjà un fait dans la géographie politique après la chute de Mayapan ou s'il fut le produit de l'entreprise de *reducción* »⁴⁴. Quoiqu'il en soit, il semble qu'une hiérarchie entre les charges occupées par les Mayas se soit maintenue à un niveau régional dans certains espaces tels que Conkal et Motul, structure qui fait écho à la distinction entre le *halach uinic* et le *batab* qu'on trouve dans le « Mémorial » de Maní, même si le premier terme cessa d'être utilisé dans les lettres de 1567.

Dans les textes, plus tardifs, du *Códice de Calkiní*, de nouveaux emprunts sont introduits. En effet, les signataires du texte 5 s'auto-désignent comme *governador*, *alcaldes*, et *esscribano*, et le terme *regidoresob* vient s'ajouter à cette liste dans les textes 6 et 8⁴⁵. Ces

⁴² William F. HANKS, *Converting Words*, *op. cit.*, p. 119.

⁴³ Caroline CUNILL, « Los corregimientos en el Yucatán del siglo XVI », *Revista Relaciones* 149, vol. 38 (2017), p. 267-291.

⁴⁴ William F. HANKS, *Converting Words*, *op. cit.*, p. 120: « To my knowledge, there is no way to determine whether this pattern of interpueblo relations was already a fact of post-Mayapan political geography or whether it was a product of the *reduccion* ».

⁴⁵ *Códice de Calkiní*, *op. cit.*, p. 68, 70-72 et 73-85.

emprunts apparaissent, le plus souvent, de façon isolée, ce qui semble indiquer une certaine normalisation dans l'usage de ces mots en langue maya yucatèque dès le début des années 1580 puisqu'il ne semble plus nécessaire d'en expliciter le sens. Néanmoins, le terme *regidoresob* est associé au maya *ah cuch caob* une fois dans le texte 6, et *alcaldesob* l'est à *chun thanob* à seulement deux occasions dans le texte 8⁴⁶. Par deux fois, ces structures parallèles sont accompagnées par l'expression *nucte uinicob* (*ancianos*) comme c'est, par exemple, le cas dans la phrase suivante :

Uay ti cah Nukini [...]
hun molob = batab =
don Jorge Canul
governador
ah nunkini
yetellob nucte uinicob
u chun than
alcaldesob
yetel u chayaanob ah belnalob

qu'Okoshi Harada traduit par:

Aquí, en el pueblo de Nunkini [...]
se reunieron el batab
don Jorge Canul,
governador
de los de Nunkini
y los ancianos
los chun thanob,
los alcaldes
*y los demás oficiales de la república*⁴⁷.

Dans ce fragment, il est également intéressant de noter l'usage du terme *ah belal-ob* (au pluriel) pour se référer à l'ensemble des charges qui intégraient le gouvernement indien. Cet emploi était en parfaite concordance avec les prescriptions du *Calepino de Motul* qui donnait du substantif *ah beelnal* (et *ah beelancil*) la définition suivante : « *oficial de república como cacique, alcalde, regidor, etc.* » et du verbe *beelancil*, « *regir o gobernar gente o pueblo, y el tal oficio* ». Ce terme est dérivé de *beel* qui, selon la même source, avait les acceptions de « *camino, obra u ocupación, estado de visa, oficio de república o de cualquier oficial, pecado o culpa* »⁴⁸. Selon Hanks, « les franciscains semblent avoir identifié le suffixe verbal [-*ancil*]

⁴⁶ *Ibid.*, p. 71, 73 et 84. Sur l'association entre *ah dzib hun* et *esscrivano*, voir Caroline CUNILL, « Del *ah ts'ib* al *esscrivano*: historia de una transición en el Yucatán del siglo XVI », Carlos CONOVER y Rafael FLORES (eds.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Filológicas, Centro de Estudios Mayas, à paraître.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 73.

⁴⁸ *Calepino de Motul, op. cit.*, vol. 1, p. 9 y 82.

avec l'idée de gouvernance, puisque celui-ci est aussi utilisé dans le mot *thanancil*, que le Motul définit comme '*gobernar, mandar, regir*' »⁴⁹.

Il est évident que l'intégration de nouveaux emprunts était le résultat des efforts entrepris par les autorités coloniales pour consolider l'institutionnalisation du système municipal (*cabildo*) dans les villages mayas. Deux initiatives presque simultanées jouèrent un rôle clé dans ce processus au début des années 1580 : la rédaction de descriptions connues sous le nom de *Relaciones geográficas de Yucatan* dans lesquelles les Espagnols (avec l'aide d'informateurs indiens si cela s'avérait nécessaire) devaient répondre à un questionnaire détaillé envoyé par la Couronne, d'une part ; et, de l'autre, la diffusion des ordonnances que le juge Diego García de Palacio, qui visita la province entre 1582 et 1583, donna aux villages indiens.

Les auteurs de *Relaciones du Yucatan* répondirent, en effet, avec beaucoup de précision à l'intérêt manifesté de la Couronne aussi bien pour les langues que pour le gouvernement autochtones et nombre d'entre eux s'efforcèrent d'identifier et d'associer des termes mayas avec des concepts castillans. L'auteur de la Relation de Pixoy affirme, par exemple, que les Indiens de ce village « eran antiguamente sujetos a un cacique, que en lengua de los dichos naturales se llama *Batab* ». ⁵⁰ Quant à l'*encomendero* Giraldo Díaz de Alpuche, qui précise avoir eu recours à deux informateurs indiens d'un certain âge au cours de son enquête, il explique que le village de Dzonot :

[...] reconocía a tres principales, el uno se llamaba en su lengua *Batab*, que quiere decir en nuestra lengua capitán [...]. Tenían estos indios otro a quien obedecían que era como sacerdote que en su lengua se dice *Ah kin* [...]. Tenían otro indio que era como regidor que también le obedecían, aunque no le tributaban; en su lengua de ellos llaman *Ah cuch cab*; este era como el señor que llaman ellos *Batab*, que tenían su voto como Regidor en Cabildo y sin su voto no se podía hacer nada, y el día de hoy se usa que en cada pueblo hay dos o tres de éstos para que entre ellos se rija el pueblo y hagan lo que se ha de hacer⁵¹.

Ce système d'équivalence entre le *batab* et le *cacique* ou le *capitan*, d'une part, et le *ah cuch cab* et le *regidor*, de l'autre, apparaît également dans les Relations de Zucopo et de Kanpocolche, ce qui indique que ces associations s'étaient généralisées dans la péninsule

⁴⁹ William F. HANKS, *Converting Words*, op. cit., note 17, p. 387: « The friars appear to have identified the verbal suffix [-*ancil*] with governance, since it recurs in the term *thanancil* ['speech' + *ancil*], which the Motul (M:432r) glosses as '*gobernar, mandar, regir*'. L'auteur ajoute qu'en Maya, « le suffixe [-*ancil*] permet de transformer des substantifs en verbes intransitifs ».

⁵⁰ *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán*, Mercedes DE LA GARZA, Ana Luisa IZQUIERDO y Carmen DEL LEÓN (eds.), México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1983, vol. 2, p. 51.

⁵¹ *Ibid.*, vol. 2, p. 85-86.

yucatèque⁵². D'ailleurs, le *Calepino de Motul* entérine cet usage en proposant comme traduction de *batab*, « cacique » et de *ah cuch cab*, « indio principal que tiene cuidado de alguna parcialidad para recoger el tributo y para otras cosas de comunidad » et « regidor o jurado »⁵³. Il est fort probable que ces équivalences aient été mobilisées pour traduire en langue maya les Ordonnances de Garcia de Palacio rédigées en 1583⁵⁴. Malheureusement, aucune version maya n'a été conservée, ce qui nous empêche de savoir si les interprètes préférèrent utiliser des emprunts au castillan ou, au contraire, des mots mayas (auxquels ils prétendaient donner un sens nouveau) dans leur traduction. Il est possible aussi que ces derniers aient eu recours à des structures parallèles, s'inscrivant ainsi dans la tradition de textes alphabétiques mayas inaugurée par le « Mémorial » de Maní de 1557.

Nommer le roi d'Espagne : usages stratégiques de l'emprunt *rey* ou de la traduction

Dans la façon de nommer le roi d'Espagne on observe également des variations significatives entre le « Mémorial » de Maní et les lettres de février 1567. Les auteurs du premier document, en effet, utilisent l'emprunt (composé d'un substantif précédé du possessif) *n[u]estro rey* qu'ils associent à deux expressions mayas, *noh ahau* et *ah tepal*. Ainsi, on peut lire la phrase suivante vers la fin du « Mémorial » :

*Lay dzabi u chicul
tu menel almehen
don Francisco Motejo Xiu
governador halach uinic
tu noh cahal Manii
tu menel ca noh ahau ti nestro rey ah tepal*

qu'Okoshi Harada traduit par:

*Así fue puesta la señal
por el noble
don Francisco de Montejo Xiu
governador [y] halach uinic
del gran pueblo de Mani,*

⁵² *Ibid.*, vol. 2, p. 118: « El gobierno que estos indios tenían era que cada pueblo por si se regía y era de esta manera, que para acompañar al señor hacían dos o tres hombres entre ellos como Regidores los cuales llamaban *Acuchcabos* y a estos obedecían ». *Ibid.*, vol. 2, p. 322-324: « [los indios] tienen por señores y gobernadores a un *Batab* que ellos llaman, que en nuestra lengua castellana quiere decir capitán; este les gobierna y manda. Tienen otro que ellos llaman *Acuchcabs* que quiere decir segunda persona del que los gobierna. Tenían otro que ellos llamaban *Ah kin* que es en castellano sacerdote. [...] Tenían en otro tiempo, como se ha dicho atrás, una persona que les mandaba como ahora que era el que llamaban *Batab*; éste era, como dicho es, como capitán ».

⁵³ *Calepino de Motul*, *op. cit.*, vol. 1, p. 16 et 79.

⁵⁴ Manuela Cristina GARCÍA BERNAL, « García Palacio », *op. cit.*

*por nuestro gran ahau nuestro rey ah tepal*⁵⁵.

L'association de *ahau* et *ah tepal* à *n[u]estro rey* suggère que les auteurs du texte avaient accepté que ces deux termes en langue autochtone se réfèrent à un nouveau signifiant, à savoir, le monarque espagnol, un glissement de sens qui fut sans doute encouragé par les colons. À ce propos, rappelons, comme le fait Okoshi Harada, que ce rapprochement est entériné par le *Calepino de Motul*, qui définit *ahau* comme « *rey o emperador, monarca, príncipe o gran señor* » et *ah tepal* comme « *señor soberano, decíase a los reyes y señores y con más congruencia Dios, suena como Majestad* »⁵⁶.

Quant à la structure dans laquelle apparaît l'emprunt *n[u]estro rey*, elle est, à première vue, tripartite et, donc, légèrement différente des structures parallèles utilisées pour intégrer le mot *governador*. Mais, à y regarder de plus près, on détecte une mise en parallèle plus large :

<i>tu menel almehen</i>	<i>tu menel noh ahau</i>
<i>Don Francisco de Montejo Xiu</i>	<i>XXXXX [Carlos I]</i>
<i>governador halach uinic</i>	<i>ti nestro rey ah tepal</i>
<i>tu noh cahal Manii</i>	<i>XXXXX [Castilla]</i>

L'identification de ce parallélisme permet d'éclairer le sens de la structure dans laquelle l'emprunt *n[u]estro rey* est intégré. En premier lieu, le parallélisme *almehen/noh ahau* semble indiquer que *noh ahau* fasse référence au statut du roi (un statut privilégié, supérieur à celui de noble), plus qu'à la charge royale en elle-même. D'autre part, on retrouverait une structure parallèle semblable à *governador/halach uinic* pour intégrer le terme *rey* dans le discours, *n[u]estro rey/ah tepal*. Enfin, si l'on poursuit ce raisonnement, il est probable que le mot *ti* soit l'adverbe de lieu *tii* que le *Calepino de Motul* définit comme « *allí, allá, es adverbio local* »⁵⁷. *Tii* pourrait donc faire référence à l'éloignement géographique du monarque espagnol (résident en Castille), en parallèle et en opposition avec l'enracinement de Don Francisco de Montejo Xiu dans le « grand village de Maní » (*tu noh cahal Manii*).

Dans les versions mayas des lettres de février 1567, l'emprunt *rey* n'apparaît pas et on ne trouve que l'expression *cech ah tepal*, que l'interprète traduit par *Vuestra Majestad* dans la version en castillan qui accompagne le texte⁵⁸. L'absence de l'emprunt *rey* est également caractéristique de la lettre adressée à Philippe II en mars 1567, dans laquelle est utilisée l'expression *cech noh ahau ah tepale* traduite par *Vuestra Majestad* dans la version en

⁵⁵ « Mémorial de la distribution des terres de Maní », in : *Los Papeles de los Xiu, op. cit.*, p. 64.

⁵⁶ *Ibid.*, notes 84 et 85, p. 64. Okoshi Harada ajoute que *ah tepal* est un « hybride maya-nahuatl », puisque le second mot vient de « *tepeualiztli* [qui] signifie conquête » selon le dictionnaire de Alonso de Molina.

⁵⁷ *Calepino de Motul, op. cit.*, vol. 1, p. 711.

⁵⁸ Zoraida RAIMÚNDEZ ARES, « Cartas de los caciques », *op. cit.*, p. 59-101. Littéralement, il faudrait traduire « toi, le roi ».

castillan élaborée par l'interprète général Alonso de Arévalo⁵⁹. La suppression de l'emprunt dans ces lettres est probablement due au fait que leurs auteurs savaient que leurs textes allaient être traduits et que la traduction lèverait toute ambiguïté sur la personne que désignaient ces expressions. Mais cela permettait également de suggérer que les auteurs avaient pleinement intégré la figure royale espagnole à leur système de pensée, une insinuation qui revêtait une dimension stratégique dans la rhétorique de l'appel à la faveur du monarque. Soulignons aussi, même si les lettres de février 1567 ne contiennent pas le terme *ahau*, qu'on y retrouve l'expression *ahaulil castilla*, que l'interprète traduit par « *esos reinos* » et la variante, *tu luumil castilla[e]*, traduite successivement par « *de España* » et par « *de estas partes de España* »⁶⁰. Selon le *Calepino de Motul*, en effet, *ahaulil* signifiait « *reino, imperio o monarquía* » et *luum* « *tierra en general* »⁶¹.

Considérations finales

Le présent travail montre que, dès la seconde moitié du XVI^e siècle, les Mayas commencèrent à utiliser des emprunts au castillan pour désigner certaines charges liées au gouvernement. Ainsi, les termes *rey*, *governador*, *alcalde*, *regidor*, ou encore *escrivano* firent leur apparition dans les premiers textes alphabétiques rédigés dans la province. Ce phénomène fut très probablement encouragé par les Espagnols qui y virent une façon d'imposer l'institution de la municipalité dans les communautés indigènes, comme en témoignent les efforts des auteurs des *Relations géographiques* pour identifier des équivalences entre les systèmes politiques maya et hispanique. Les Mayas, quant à eux, eurent sans doute recours aux emprunts dans le but de renforcer leur légitimité politique aux yeux du pouvoir colonial. Néanmoins, divers mécanismes permirent aux auteurs indiens de ces textes d'introduire une subtile modification du sens de ces mots castillans dans la langue cible. En effet, l'alternance de structures parallèles différenciées, comme *governador/halach uinic* et *governdor/batab*, leur permettait de différencier deux types de *governadores*. Ainsi, au-delà de l'effet d'équivalence et de transparence, suggéré par cette forme de glose, il faut donc interpréter le terme maya comme un modificateur du castillan. L'usage de l'expression *provinçial*,

⁵⁹ *Ibid.*, p. 105 et 111. Sur la fonction d'interprète général, voir Caroline CUNILL, « Los intérpretes de Yucatán y la Corona española: negociación e iniciativas privadas en la fragua del Imperio ibérico, siglo XVI », *Colonial Latin American Historical Review*, Second Series, vol. 1/4 (2013), p. 361-380.

⁶⁰ Zoraida RAIMÚNDEZ ARES, « Cartas de los caciques », *op. cit.*, p. 59-101.

⁶¹ *Calepino de Motul*, *op. cit.*, vol. 1, p. 8 et 473. Lockhart observe qu'« une fois que le mot *Caxtillan* fut incorporé au langage courant, il fut plus utile non pas pour faire référence au lieu d'origine des Espagnols (même si dans certains cas on trouve cette acception), mais comme l'un des modificateurs les plus inclusifs pour les noms et les descriptions des phénomènes introduits par ces derniers ». James LOCKHART, *Los nahuas después de la conquista*, *op. cit.*, p. 398.

associée au *governador* de Motul dans l'une des lettres de février 1567, a également pour but de créer une hiérarchie entre les fonctions du *governador* et celles des *batabes*. Grâce à ces mécanismes linguistiques subtils, certaines particularités du système politique maya, et notamment la hiérarchisation entre différents offices, furent préservées à l'intérieur même de la langue espagnole que les Indiens adaptèrent en même temps qu'ils l'adoptaient.